



IVAN VIRIPAËV

ILLUSIONS

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

Иллюзии

SACD

henschel
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Illusions

(Comédie)

Traduit du russe par

TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original

Иллюзии

2011

Cette traduction est présentée pour la première fois en France le 5 mars 2015 à l'ACB, scène nationale de Bar-le-Duc, par la compagnie Java Vérité, dans une mise en scène de Julia Vidity.

Elle est également créée au Québec le 17 mars 2015 au Théâtre Prospero / Montréal par Florent Siaud ; au Théâtre du Centaure / Luxembourg le 29 janvier 2016 par Sophie Langevin ; au Théâtre de l'Élysée / Lyon le 6 juin 2016 par Olivier Maurin.

Première édition

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 978-2-84681-424-9

Toutefois, si votre âme était assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ses accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés

PIERRE CORNEILLE, *L'Illusion comique*.

PERSONNAGES

PREMIÈRE FEMME, *30 ans.*

DEUXIÈME FEMME, *30 ans.*

PREMIER HOMME, *35 ans.*

DEUXIÈME HOMME, *35 ans.*

Entre en scène d'abord une femme, un peu plus tard une autre, entre ensuite un homme, un peu plus tard, un autre. Ils sont entrés uniquement pour raconter aux spectateurs les histoires de deux couples mariés.

PREMIÈRE FEMME. – Bonjour. Je veux vous parler d'un couple marié. Des gens formidables. Ils ont vécu ensemble cinquante-deux ans. Cinquante-deux ans ! Ensemble tout le temps. Une vie très bien remplie. Une vie pleine ! Un très bel amour. Elle se prénomme Sandra, lui Dennis. Quand Dennis a eu quatre-vingt-deux ans, il est tombé gravement malade. Il a pris le lit pour ne jamais se relever. Et voilà qu'un jour, il a senti qu'il était sur le point de mourir. Il a appelé sa femme Sandra. Elle s'est assise au bord de son lit. Dennis a pris sa main et s'est mis à lui parler. Il a eu le temps de lui dire tout ce qu'il voulait. Tout ce qu'il avait à lui dire.

Il a dit :

– Sandra, je veux t'exprimer ma reconnaissance. Je veux t'exprimer ma reconnaissance.

Pause.

– Je te suis reconnaissant pour la vie que j'ai vécue. Grâce à toi, j'ai vécu une vie magnifique, étonnante, bien remplie. Et tout ça uniquement grâce à toi.

Sandra voulait protester, mais Dennis lui a demandé de garder le silence. Il lui importait de dire tout cela. Sandra

a compris que Dennis était sur le point de mourir, elle restait assise à ses côtés en silence. Elle le regardait pour avoir le temps de bien le voir une dernière fois. Pour se rappeler de lui vivant.

Pause.

– Je te suis reconnaissant parce que tu m’as appris l’amour. Parce que grâce à toi, j’ai appris ce qu’est l’amour, quelle force c’est. Que ce n’est pas des paroles, pas du romantisme, mais que c’est un labeur. L’amour est un labeur, c’est savoir prendre ses responsabilités. Sandra, grâce à toi, j’ai compris ce qu’est la responsabilité. Parce que c’est la chose la plus importante que d’être responsable pour quelque chose. Et d’être reconnaissant. Être reconnaissant et être responsable, voilà une formule qui résume la vie. Responsabilité et reconnaissance. Merci à toi, à ton amour, qui m’a appris que la vie, c’est une attention de chaque instant pour une personne proche. En t’aimant, j’apprenais l’attention. J’apprenais à voir une autre personne. L’amour apprend à voir l’autre, et pas seulement soi. Je t’aimais et je comprenais qu’il me fallait correspondre à cet amour, te correspondre à toi, à ta façon de m’aimer, et je changeais. J’ai été obligé de changer. C’est un tel présent, un tel miracle, quand quelque chose te pousse à changer. Quand tu fais des efforts et que tu changes ce que tu es. Tu viens dans ce monde comme une personne et tu en pars comme une autre. Ce qui veut dire que tu as effectivement vécu. Véritablement vécu. Et nous apprendre à vivre précisément comme ça, il n’y a que l’amour qui le puisse. Rien n’est capable de nous tirer du trou de notre propre égoïsme sauf l’amour. L’amour m’a poussé à relever la tête et à me regarder de l’extérieur, l’amour m’a poussé à vaincre ma propre paresse, ma propre lâcheté, ma propre peur. Tout ce que j’ai réussi dans cette vie, tout ça, je l’ai fait grâce à toi Sandra. Je voyais que j’étais aimé par une femme telle que toi et je voulais être l’homme qui serait digne de

ton amour, et j'accomplissais des actes, au nom de mon amour pour toi. Et tout ce que j'ai pu faire pour d'autres gens, pour le monde, tout ça, je l'ai fait porté par l'énergie de mon amour pour toi. Mais à un certain moment, cet amour pour toi en lui-même, il est devenu plus large qu'un simple amour pour une femme, soudain, il a dépassé ses frontières et s'est transposé au reste du monde. En t'aimant toi, j'ai appris à aimer d'autres gens. Sandra, l'amour que tu m'as offert toutes ces années, cinquante-deux ans, Sandra ! Cet amour a rempli de sens, non seulement ma vie à moi, mais aussi la vie des gens autour de nous. De nos enfants, de nos amis. Je voyais comment mes amis nous regardaient et comment ils voulaient devenir comme nous étions, comment ils voulaient aimer comme nous aimions. Et beaucoup ont changé leur vie à cause de ça. Ton amour, Sandra, il éclaire comme un projecteur puissant tout ce qui l'entoure, tout ce qui entre en contact avec ton amour, tout devient autre, tout change, tout se métamorphose, tout s'épanouit. Je t'exprime, Sandra, ma reconnaissance pour ton intransigeance, pour la fermeté de tes principes. Merci pour toutes tes paroles dures à mon encontre, merci pour toutes les choses désagréables que tu m'as lancées au visage, merci, pour ta détermination. Je me vexais contre toi, quand je les entendais, certaines ne me plaisaient pas, mais je te suis par-dessus tout reconnaissant précisément pour ça. Parfois je me fâchais vraiment contre toi, j'avais vraiment mal à cause de tes paroles, mais tu me disais la vérité, et c'est précisément ça qui m'a sauvé de l'abîme, de l'orgueil et de l'égoïsme, dans lesquels les gens tombent trop souvent. Tu étais honnête, tu disais ce que tu ressentais avec ton cœur et c'est grâce à ça que j'ai pu éviter tant de malheur. Sandra, c'est que toute ma vie tu m'as sauvé des désagréments, tu étais un véritable maître pour moi. Je te suis tellement reconnaissant pour la vie que tu m'as offerte. Pour nos enfants magnifiques que tu as élevés. C'est grâce à toi qu'ils sont devenus des personnes à ce point sensibles,

à ce point gentilles. Et l'essentiel Sandra, l'essentiel, ce pour quoi je veux t'exprimer ma reconnaissance, c'est pour ce que tu m'as raconté de l'amour, pour m'avoir appris comment il faut aimer. Pour m'avoir expliqué ce qu'est l'amour. À notre tout premier rendez-vous, tu as dit, tu t'en souviens ? Tu as dit que le véritable amour ne peut être que réciproque. Que le véritable amour, c'est quand les deux aiment. Parce que, s'il n'y en a qu'un seul qui aime, alors ce n'est pas de l'amour. Je me suis souvenu de ces paroles pendant toute ma vie. Et ensuite, à chaque seconde de ma vie, je me souvenais que l'amour c'est à deux, ce qui signifie que je suis responsable de ton amour. Ça m'a permis d'éviter de nombreuses tentations. Ça m'a permis de ne pas te tromper avec d'autres femmes. Car ce n'est pas un secret que les hommes regardent les autres femmes, et je ne suis pas une exception. Mais quand je touchais cette limite, celle de te tromper, soudain, je me souvenais de tes paroles, que l'amour c'est la réciprocité, et alors je comprenais que mon acte serait une trahison, non seulement de mon amour mais aussi du tien. Je faisais des efforts et j'évitais de te tromper. Je suis si heureux que nous ayons vécu ensemble cinquante-deux ans et que nous ne nous soyons jamais trompés l'un l'autre, et que nous n'ayons rien à cacher. Et de pouvoir ainsi mourir d'une mort aussi magnifique. Merci, à toi pour la possibilité de mourir ainsi. C'est un tel bonheur d'avoir la fortune à la fin de sa vie de prononcer toutes les paroles que je prononce. C'est ça une vie pleinement vécue, dans l'amour, dans la création et dans un départ digne de ce monde. Merci à toi, ma bien-aimée, pour tout ça, pour toute ma vie et pour ma mort magnifique. Pardonne-moi de mourir le premier, et de te laisser sans personne à qui dire tout ce que je viens de te dire. Sandra, mourir le premier, c'est égoïste de ma part, mais, hélas, je ne peux rien y faire. La nature est plus forte que nos désirs. J'aurais tellement voulu être avec toi au moment de ta mort, rester assis de cette manière à tes côtés et te regarder. Je suis sûr que c'est très difficile.

Je sais, mourir est plus facile que de survivre à la mort de son bien-aimé. Pardonne-moi ce qui t'arrive à cause de moi. Mais au moment de mourir, Sandra, rappelle-toi, chacune de mes paroles avant ma mort, et sache, que je serai quoi qu'il arrive quelque part près de toi. Mon amour sera avec toi. Je ne crois pas à la vie après la mort. Je sais qu'aujourd'hui mon chemin se termine et qu'il n'y aura pas d'après. Mais je crois, je sais, Sandra, que l'amour ne meurt pas, qu'il vit éternellement, même après nous, notre amour vivra. Je ne peux pas l'expliquer d'un point de vue scientifique, mais je sens qu'il en est ainsi. Je ne suis pas mystique, je parle d'une chose simple, très simple. L'amour est une chose très simple quoique accessible à un petit nombre. J'ai vécu ma vie pour l'apprendre : l'amour existe. L'amour est une force énorme. L'amour vainc la mort. Je n'ai pas peur de mourir. Je t'aime.

Et il est mort. Et pause.

Et Sandra reste assise à ses côtés et regarde son mari.

Et voilà qu'il n'est plus.

Et elle se lève et elle sort de la pièce. Et pause.

Pause.

Et après la mort de son mari, Sandra n'a pas vécu plus d'un an, ensuite elle est tombée malade, elle a pris le lit et un jour aussi, elle a senti qu'elle était sur le point de mourir. Alors elle a demandé à l'ami de son mari de venir. Il se prénomme Albert. Albert et Dennis étaient des amis on ne peut plus proches, ils s'étaient liés d'amitié dès l'école primaire. Ils avaient été inséparables pendant toute leur vie. Albert avait été témoin du mariage de Dennis et Sandra. Et quand Albert est entré, Sandra a éprouvé plus fort encore que durant toute cette année que Dennis n'était plus là.

Elle a dit :

– Assieds-toi Albert, je veux te dire quelques mots avant de mourir aujourd’hui. Car je vais mourir aujourd’hui, je le sais. Et, je remercie Dieu qu’il en soit ainsi.

Albert a voulu protester, mais Sandra lui a demandé de garder le silence. Il lui importait de lui dire tout cela.

– Nous nous connaissons bien tous les deux, Albert. Depuis déjà plus de cinquante ans, n’est-ce pas ? Tu étais l’ami de mon mari. Tu étais témoin de notre mariage. Et tu sais, je veux te dire, que le jour où je t’ai vu pour la première fois de ma vie, c’était le jour même de notre rencontre avec Dennis. J’étais venue à un rendez-vous avec Dennis, et tu étais là. Et à partir de cette minute précise et jusqu’au jour d’aujourd’hui, toutes ces années durant, ces cinquante-trois ans et quatre mois, pendant tout ce temps tu as été le seul que j’ai aimé. Dès que je t’ai vu à l’époque là-bas, à côté de Dennis, j’ai aussitôt compris que, voilà la personne que j’aimerai toujours. Mais tu étais marié, je voyais bien que tu aimais ta femme. Et alors j’ai épousé Dennis, et j’ai vécu avec lui toutes ces années, et tu étais toujours à côté, et toujours, chaque seconde de ma vie, je t’aimais et je t’aime maintenant, et c’est seulement aujourd’hui, quand je suis sur le point de mourir, que je veux te le dire. Mais ce n’est pas tout encore, Albert.

Pause.

Je veux t’exprimer ma reconnaissance, pour le bonheur qu’il m’a été donné de ressentir, en ayant eu la possibilité si rare d’aimer. Grâce à mon amour pour toi, j’ai compris ce que signifie, ne rien souhaiter pour soi-même, mais seulement donner. Mon amour pour toi m’a appris que donner importe beaucoup plus que de réclamer, quelque chose pour soi. J’ai appris que l’amour est un don, que l’amour

véritable ne réclame rien, ne prétend à rien. Toutes ces années, cinquante ans et des poussières, je te regardais, et mon cœur était plein d'un sentiment radieux et magnifique. Bien sûr, je souffrais de l'impossibilité d'être à tes côtés. J'ai toujours voulu être avec toi, je voulais l'intimité, je pensais à ça, j'y pensais, presque tout le temps. Mais penser à toi, faisait que j'étais avec toi, que j'étais en amour avec toi. Et cet amour que j'avais pour toi se transposait sur d'autres gens, mon amour pour toi se transposait sur ceux qui m'entouraient. Mon mari Dennis le sentait. Je ne l'ai jamais trahi, à cause de cet amour que j'avais à l'intérieur de moi et je lui donnais une part de cet amour. Je lui donnais une part de l'amour que j'avais pour toi. J'étais, avec lui, très honnête. Parce que j'aimais, même si ce n'était pas lui, je portais en moi l'amour et il le prenait pour lui et il en était heureux. J'ai surtout souffert quand j'étais jeune, parce que j'étais persuadée qu'un véritable amour ne peut être que réciproque, mais ensuite j'ai compris, que l'amour ne suit ni règle ni formule. J'ai compris que l'amour est tout simplement amour, et qu'il importe peu qu'il soit tel ou tel, avec untel ou untel. L'amour est une force telle, qu'il déborde de tous les lits et renverse toutes les barrières. Je t'aimais sans aucun espoir de réciprocité et à cause de ça mon amour devenait toujours plus fort. Et moi-même je devenais plus forte. Je me faisais plus vaillante. Et je devenais courageuse. Et je suis devenue courageuse. L'amour sans aucun espoir de réciprocité m'a appris à être plus responsable de mon sentiment, m'a appris à protéger mon cœur. J'ai compris que l'amour, c'est une chose difficile à trouver, mais très facile à perdre. Et j'ai commencé à protéger mon amour. Merci de ne m'avoir jamais donné la possibilité de me rapprocher de toi, merci, de ne m'avoir jamais regardée ne serait-ce qu'une fois en tant que femme, mais de m'avoir toujours regardée en tant que la femme de ton ami. Je ne sais pas, si j'aurais pu me retenir, si je pourrais me retenir, si une occasion d'intimité avec toi s'était présentée. Mais je respecte et

j'apprécie sincèrement ta magnifique femme Margaret. C'est une personne étonnamment subtile. Et tu l'aimes et c'est magnifique. Et je suis ravie que l'homme, que j'aime plus que la vie même, soit capable d'aimer. Je sais, tu es capable d'aimer, et c'est si magnifique. Je vous souhaite, à Margaret et toi, beaucoup de bonheur. Je vous souhaite de vivre encore longtemps ensemble. Je t'exprime ma reconnaissance, pour t'avoir rencontré sur mon chemin, pour le fait que tu existes, pour le fait que tu es. Pour la possibilité d'avoir vécu une vie faite d'amour. Pour la possibilité de découvrir que l'amour c'est quand tu ne fais que donner sans rien réclamer en retour. Merci d'être venu, de m'avoir écoutée, de m'avoir donné la possibilité de quitter la vie ainsi, d'une manière véritablement belle, au point qu'elle satisfait les plus hautes exigences. Je suis ravie d'une telle mort. J'ai eu de la chance que Dennis parte le premier, j'ai pu l'accompagner. Il est mort d'une très belle manière. Et voilà que moi aussi, je meurs en ayant la sensation de n'avoir pas vécu ma vie pour rien. Je n'ai pas peur de mourir. J'ai vécu ma vie pour découvrir : l'amour existe. L'amour est une force énorme. L'amour vainc la mort. Je t'aime.

Et ensuite elle a dit :

– Il ne faut rien dire, Albert. Je te prie, de ne rien me répondre. Maintenant pars simplement. Adieu. Nous ne nous reverrons jamais. Passe le bonjour à Margaret. Soyez heureux. Adieux à vous deux.

Et voilà toute l'histoire.

Pause.

DEUXIÈME FEMME. – Maintenant je vais vous parler d'un autre couple marié. Eux aussi ont vécu ensemble plus de cinquante ans. Il s'appelait Albert et elle, Margaret.

Chacun avait quatre-vingt-quatre ans, ils étaient nés la même année. Et voilà qu'un jour Albert est rentré à la maison après une promenade, s'est assis sur une chaise au milieu de la pièce, a appelé sa femme pour qu'elle vienne s'asseoir en face de lui dans un fauteuil en rotin, et quand elle est venue et s'est assise face à lui dans le fauteuil en rotin, il a dit :

– Je veux parler avec toi, Margaret. C'est très important. Toi et moi, ça fait longtemps qu'on n'a pas discuté de choses importantes, pas vrai ?

– Toi et moi, si tu veux mon avis, on n'a jamais discuté de choses importantes, lui a répondu Margaret.

C'était une femme dotée d'un très bon sens de l'humour.

– C'est, assurément, drôle, a dit Albert.

Et ensuite il a continué.

– Je veux te dire, Margaret, qu'il se trouve que je suis tombé amoureux d'une autre femme. Il m'est difficile de t'en parler, mais nous avons vécu ensemble cinquante-quatre ans et je ne t'ai jamais trahie sérieusement. Je te respecte beaucoup, tu es la mère de mes enfants...

– Et la grand-mère de tes petits-enfants, a interrompu Margaret.

C'était une femme dotée d'un bon sens de l'humour.

– Oui, oui, c'est assurément drôle, a réagi Albert avant de continuer. Eh bien voilà. Je suis obligé de te dire une vérité très désagréable. Margaret, pour la première fois dans ma vie j'ai compris ce qu'est l'amour. Ce qu'est le véritable amour, celui-là même que décrit la littérature,

celui dont tout le monde rêve dans sa jeunesse et que personne ne trouve, et alors tout le monde se satisfait de ce qu'il a sous la main. N'ayant pas trouvé le véritable amour, nous déduisons qu'il n'existe pas du tout, que tout ça n'est qu'une fiction littéraire, et alors nous épousons celui ou celle qui est à côté, qui est réel(le), qui est à portée de main et ensuite nous vivons avec lui, ou avec elle toute notre vie, en pensant que voilà c'est donc tout ce dont l'humanité est capable, que voilà c'est donc ça tout l'amour qui peut exister, mais en vérité l'amour est tout autre. Il n'est pas ainsi, il n'est pas comme ça. Il est quelque chose de complètement autre. Il existe, Margaret. Simplement à toi et moi il ne nous a pas été donné de l'éprouver, et nous avons vécu l'un avec l'autre pendant cinquante-quatre ans en pensant que ce que nous ressentions l'un pour l'autre, c'était ça l'amour, mais tout ça c'était pas ça. Pas ce sentiment-là. L'amour est tout autre, il a une autre odeur, il a d'autres vibrations, il a un goût différent, une couleur différente, je ne l'ai compris qu'aujourd'hui, Margaret. Je n'ai pu découvrir ça qu'à la fin de ma vie, mais je suis heureux que, même à la fin de ma vie, ça me soit arrivé. Je suis heureux bien que j'aie sincèrement pitié de toi Margaret. Je ne veux pas avoir l'air ingrat, tu m'as offert tes meilleures années, qu'est-ce que je dis ! Tu m'as offert toute ta vie et je te suis reconnaissant sans limite, j'apprécie beaucoup ça, tu es la personne qui m'est la plus proche dans la vie, tu l'as toujours été et tu le resteras toujours, mais Margaret je ne t'ai jamais aimée et tu ne m'as jamais aimé, ça aussi je le comprends maintenant, crois-moi, nous ne nous aimions pas l'un l'autre de cet amour dont tout le monde rêve dans sa jeunesse et qui n'arrive quasiment à personne, alors qu'à moi voilà c'est arrivé. Je suis heureux, Margaret. Je suis tombé amoureux pour la première fois dans ma vie. Mais je suis tombé amoureux d'une autre femme, pardonne-moi.

Et après avoir dit tout cela, Albert s'est tu.

Et là, une certaine pause s'est naturellement imposée. Pas très longue. Et après Margaret a dit :

– Albert, tu n'es qu'un vieux péteur, c'est seulement cela qu'elle a dit pour commencer.

PREMIER HOMME. – Parce que c'était une femme dotée d'un bon sens de l'humour.

DEUXIÈME FEMME. – Oui, c'était une femme dotée d'un bon sens de l'humour.

PREMIER HOMME. – Et cela alors qu'elle avait un cancer ! Quand elle a eu soixante ans on lui a découvert un cancer du sein. On l'a opérée, on lui a coupé un sein et elle... Non, je blague. Elle n'avait aucun cancer, et son sein est resté bien à sa place. D'ailleurs elle n'a jamais eu aucune maladie. C'était une femme en bonne santé dotée d'un bon sens de l'humour.

DEUXIÈME FEMME. – Et voilà, pendant qu'Albert prononçait son monologue sur l'amour, elle l'écoutait et dans le même temps pensait, quelque chose du genre : « Mon Dieu, ce n'est qu'un vieux péteur, ça me servirait à quoi de lui répondre quelque chose, peu importe ce qu'il raconte. Il veut juste me taquiner, et c'est tout. D'ailleurs ça me servirait à quoi que je réagisse à toutes ses foutaises sur l'amour ? Chacun de nous a déjà un pied dans la tombe, ça nous servirait à quoi d'ailleurs d'éclaircir quoi que ce soit et de déballer notre linge, maintenant qu'il est déjà trop tard ? Je ferais mieux de me taire et de ne pas fournir un prétexte, à ce vieil imbécile de jouer ici les jeunes amants. » C'est cela qu'elle a pensé. Mais en réalité, il s'est trouvé, allez savoir pourquoi, que tout ce, discours pathétique, d'Albert sur l'amour a, allez savoir pourquoi

atteint Margaret. Et bien que c'était une femme très intelligente et dotée d'un bon sens de l'humour, à ce moment précis, l'intelligence et l'humour, lui ont fait défaut aller savoir pourquoi, et bien qu'elle ait pensé qu'elle n'allait pas répondre à ce vieil imbécile, tout de suite après avoir pensé qu'elle n'allait pas lui répondre, elle a bel et bien répondu.

Elle a dit cela :

– Je veux juste te dire, à toi Albert, qu'il ne faut pas juger les autres par rapport à soi. Si à toi pendant toute ta vie il ne t'a pas été accordé de découvrir ce qu'est l'amour, alors, excuse-moi, ça ne signifie pas du tout que la même chose soit arrivée aux autres.

– « Aux autres », c'est de toi-même que tu parles, c'est ça ? a dit Albert.

– Oui c'est de moi-même que je parle, a répondu Margaret.

– Ce qui signifie que tu veux dire que tu as réussi à éprouver un véritable amour, c'est ça ?

– Oui, c'est précisément ça que je veux dire.

– Là, Albert s'est approché d'elle, s'est agenouillé devant elle, s'est couvert le visage de ses mains, est resté comme cela quelques minutes, ensuite il a découvert son visage, a regardé Margaret et a dit :

– Je regrette, beaucoup Margaret. Mais, hélas, tu as seulement l'impression que tu m'aimes. Plus exactement, bien sûr, tu m'aimes, comme moi je t'aime, mais, Margaret, pardonne-moi, je parle d'un amour tout autre, d'un amour que nous n'avons pas réussi à éprouver l'un pour l'autre.

– Mais, pourquoi tu recommences à parler pour les autres, Albert ? Tu n’as pas réussi, mais les autres ont peut-être réussi.

– Non, Margaret « les autres », c’est-à-dire toi, n’ont pas réussi non plus, parce que le véritable amour ne peut être que réciproque et ça je ne l’ai littéralement compris qu’aujourd’hui. L’amour ne peut être que réciproque, et si une personne en aime une autre, et que cette personne ne l’aime pas, ce n’est pas de l’amour. Et le premier non plus ne l’aime pas véritablement, il ne fait que penser qu’il l’aime. Je ne l’ai littéralement découvert qu’aujourd’hui par ma propre expérience. Je ne voulais pas te relater tous les détails, mais au point où nous en sommes arrivés je vais te les relater. Et pardonne-moi, encore une fois, pour la douleur que je te cause.

– Je te pardonne, a dit Margaret. Car c’était une femme dotée d’un bon sens de l’humour.

– C’est drôle, a dit Albert avant de poursuivre. Aujourd’hui j’ai été chez Sandra. Elle se sent très mal, j’ai l’impression qu’elle est sur le point de mourir. Et donc, j’étais chez elle et elle, m’a dit qu’il se trouve, que depuis toutes ces années, pendant toute sa vie, elle m’aimait. Tu comprends, pas Dennis, mais moi ! Et c’est la vérité, à quoi ça lui servirait de mentir sur son lit de mort ? Et puis même à sa façon de le dire, j’ai compris qu’elle ne mentait pas. Toute sa vie elle n’a aimé que moi, mais elle n’a pas osé me l’avouer, n’a pas osé tromper Dennis n’a pas osé détruire sa vie. Et elle a dit que d’abord, elle avait pensé que le véritable amour ne pouvait être que réciproque, mais qu’ensuite, tout en m’aimant, elle avait compris que ce n’était pas ça, car elle m’aimait d’un amour qui n’était pas réciproque. Et donc pendant qu’elle parlait ainsi, je l’écoutais, et toute ma vie liée à Sandra et Dennis défilait devant mes yeux. Je me souvenais de

Sandra, quand elle était jeune, je me souvenais comment nous allions les voir chaque samedi, je me souvenais de toutes nos fêtes communes, de nos voyages ensemble à la mer. Je me souvenais de Sandra, de la beauté que c'était, de la démarche qu'elle avait, de la beauté de ses bras, de ses hanches, de son caractère, de sa modestie, et de son intelligence. Je me suis souvenu du jour où elle s'est mise à pleurer parce que Dennis a fait griller un escargot sur la barbecue. C'était le jour de ton anniversaire, tu t'en souviens ? Je m'en suis souvenu soudain, allez savoir pourquoi. En écoutant Sandra aujourd'hui, je me suis souvenu qu'elle m'a toujours plu, plu, mais sans plus. Et donc cette pensée m'a soudain illuminé : « Plu, mais sans plus. » Et soudain, j'ai compris que c'est précisément maintenant que je me tiens, soudain, devant cette vieille, couchée dans son lit, je me tiens, et soudain, je sens que je l'aime tu comprends, et plus encore, soudain, je comprends nettement que je l'ai toujours aimée, simplement c'était enfoui quelque part là, si profond, qu'il était impossible de le distinguer. Tu comprends, ça m'est difficile de te l'expliquer. Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai trouvé cet amour. Il se trouve que cet amour a toujours été avec moi. Seulement je ne le voyais pas, je ne le laissais pas se révéler, mon intelligence était occupée par autre chose. Tu comprends, Margaret, rien de nouveau ne s'est produit. Seulement, soudain, j'ai compris que je n'ai jamais aimé que Sandra et que c'était d'un véritable amour, parce qu'il était réciproque, et que nous étions faits l'un pour l'autre, simplement, allez savoir pourquoi, je ne le savais pas, je me trouvais dans une étrange ignorance. Je ne sais pas pourquoi ça s'est passé comme ça, probablement parce que chaque chose vient en son temps. C'est de lui-même que le fruit mûr tombe de la branche. S'agit-il d'un jeu cruel du destin, ou d'une simple coïncidence ? Je ne sais pas. Mais l'essentiel que je veux te dire, c'est que l'amour n'est pas venu à moi aujourd'hui, mais qu'il a toujours été avec moi. Mais il ne s'est réveillé qu'aujourd'hui. Autre

chose encore, tu vois, Sandra se trompait quand elle m'a dit qu'elle a compris, que l'amour peut être aussi sans réciprocité. C'est juste qu'elle ne savait pas, tout comme moi, que je l'aimais. Son amour était réciproque parce que moi aussi je l'ai toujours aimée. Un véritable amour ne peut être sans réciprocité. C'est pourquoi je le regrette beaucoup, mais, hélas, Margaret, toi et moi, nous ne nous sommes jamais aimés l'un l'autre. Tu comprends, non seulement je ne t'ai pas aimée toi, mais toi non plus tu ne m'as pas aimé moi.

Pause.

Après cela, comme souvent, une petite pause s'est imposée. Et ensuite Margaret a dit :

– Je le savais. Moi aussi je crois que c'est exactement ça. Je ne voulais pas t'en parler à la fin de notre vie commune, je pensais, maintenant, que nous avons chacun quatre-vingt-quatre ans, quelle différence ça fait ce qu'il en était avant, surtout que, ce qui était avant aurait dû passer et ne plus revenir, mais il s'est trouvé que c'est revenu. Et c'est toi qui as tout fait revenir, Albert. Mais puisque c'est comme ça, je vais te dire ce que je ne t'aurais jamais dit si toi tu n'avais pas commencé. Le véritable amour ne peut être que réciproque, je le sais. Toutes ces années, Dennis et moi, nous étions amants. Nous nous voyions presque une fois par semaine. Et parfois on partait même ensemble quelque part, tu te souviens des missions que je faisais quand j'étais jeune ? Tu ne t'apercevais même pas que parfois elles coïncidaient avec les voyages de ton ami Dennis. Plusieurs fois, il nous est arrivé de vouloir tout vous avouer et changer nos vies. Mais nous ignorions que Sandra t'aimait, et toi-même tu ignorais que tu aimais Sandra. Nous vous apprécions beaucoup et nous ne voulions pas détruire notre belle amitié. Et nous ne voulions pas vous imposer des souffrances uni-

quement pour notre propre bonheur. Nous avons décidé que notre amour serait victime des circonstances. Nous nous aimions l'un l'autre, nous souffrions, mais quelque part nous étions tout de même heureux. Quand Dennis était sur le point de mourir, je n'ai pas pu venir lui faire mes adieux. Je n'ai même pas pu parce que je n'aurais pas pu me retenir et Sandra aurait tout découvert. Avec Dennis nous avons convenu d'avance que quand l'un de nous sera sur le point de mourir l'autre ne viendrait pas... Et là, Margaret n'a pas pu se retenir et s'est mise à pleurer. Albert a gardé le silence, sans faire le moindre mouvement. Il était, probablement, en état de choc. Il n'a rien dit, il n'a même pas tenté de consoler sa femme. Et ils sont restés comme cela, Margaret sanglotant, et Albert regardant loin devant lui. Deux vieilles personnes qui avaient bizarrement vécu leur vie.

Enfin, Margaret s'est consolée et a dit :

– Si toi, Albert, tu avais compris plus tôt que tu aimais Sandra et si tu m'en avais informée, alors peut-être, que nous aurions tous pu changer nos vies et être plus heureux. Mais, ça ne s'est pas produit. C'est donc, qu'il devait en être ainsi. L'amour ne peut être que réciproque, je suis d'accord, Albert, et pardonne-moi pour la cruauté de ma sincérité.

Et pause.

DEUXIÈME HOMME. – Je veux vous parler de Dennis.

PREMIER HOMME. – Oui ! Excuse-moi si je t'interromps, je voulais juste dire, c'est, un détail très important, je veux juste dire que Sandra et Dennis étaient frère et sœur. Nous avons oublié d'en parler. Ils étaient frère et sœur, juste ils étaient de mères différentes. Ils étaient frère et sœur du côté de leur père, Dennis était l'enfant du premier mariage

de son père, il a été élevé par sa mère et Sandra et lui ont fait connaissance quand Dennis avait trente ans, et Sandra, vingt-sept. Et ils sont aussitôt tombés amoureux l'un de l'autre et ils ont décidé de se marier. Naturellement, tous les proches étaient opposés à leur union et surtout leur père. Mais ils n'ont écouté personne, se sont mariés et ont rompu les relations avec tout le monde, et même avec leur père. Leur père les a maudits et ne leur a jamais rendu visite jusqu'à sa mort. Voilà ! Voilà, c'est juste ça que je voulais dire, excuse-moi de t'avoir interrompu. Continue.

Pause.

Bien sûr, c'est une blague, qu'ils étaient frère et sœur. Dennis et Sandra n'étaient ni frère ni sœur. C'était une blague.

DEUXIÈME HOMME. – Oui bien sûr. Et donc voilà. Maintenant je vais vous raconter une histoire qui parle de Dennis. En fait, Dennis était un homme qui ne racontait jamais, jamais de bobard. Quand Dennis avait huit ans, une nuit il n'arrivait pas à s'endormir, et soudain, il a vu derrière la fenêtre une lumière bizarre, le petit Dennis s'est approché de la fenêtre et a vu dans le ciel, un énorme disque argenté suspendu en l'air. Il a vu un énorme vaisseau d'extra-terrestres, c'était une grosse soucoupe volante. Elle brillait d'une lumière argentée magnifique au point de vous rendre aveugle, la plus magnifique qui soit dans tout l'univers. Cette lumière argentée était si stupéfiante qu'elle donnait l'impression d'exhaler un arôme. La soucoupe n'était pas faite de métal ou d'un quelconque matériau familier. La soucoupe ressemblait à une lune écrasée. Ou plus exactement à une jeune lune. Un peu comme si la jeune lune s'était dépliée et transformée en disque aplati. Tout ce disque était constitué de lumière argentée, et plus exactement lunaire. C'était une si belle lumière lunaire, comme si l'univers avait voulu qu'un

frisson agréable, agréable, même un peu sucré, parcourt en un jet fin la colonne vertébrale de Dennis. Et voilà que ce garçon de huit ans se tenait devant la fenêtre et regardait comme enchanté ce formidable vaisseau cosmique. Dennis était bouleversé par cette lumière argentée, si magique, si magnifique, la plus belle qui soit dans tout l'univers. Il se tenait là et regardait un phénomène renversant. Et voilà que l'idée lui est venue en tête de courir réveiller ses parents. Mais soudain, allez savoir pourquoi, il a eu peur. Il a eu peur que le temps que ses parents se réveillent le vaisseau aurait disparu et qu'alors ses parents bien sûr ne le croiraient pas. Et alors toute cette beauté, qu'il voyait, se transformerait en une seconde, en une pure fantaisie de petit garçon. Soudain, Dennis a compris que quelle que soit la personne à qui il raconterait ce qu'il voyait maintenant, personne ne le croirait. Personne. Et ce qu'il voyait maintenant, tout ce miracle le plus vrai qui soit, toute cette lumière argentée, la meilleure qui soit dans tout l'univers allait de toute façon se transformer en un simple bobard. Et alors, Dennis a compris, soudain, la raison de toute l'horreur qui règne sur la terre. Il a compris que c'est à cause du fait que les gens se racontent tout le temps des bobards les uns aux autres, et précisément de ce fait, du fait que les gens se racontent sans cesse les uns aux autres des mensonges, précisément à cause de cela que personne ne croit plus personne. Et voilà, cette simple idée lui est venue en tête. Et voilà que Dennis en regardant la plus magnifique lumière argentée qui soit dans tout l'univers, en regardant la soucoupe volante suspendue dans le ciel, a fait intérieurement le serment, que plus jamais, jamais, il ne raconterait de bobard à personne. Jamais, jamais, quoi qu'il advienne. Et Dennis a tenu son serment. Il n'a jamais raconté de bobard jusqu'au moment même de sa mort. Il est vrai cependant que, si on ne l'interrogeait pas, il pouvait ne pas tout dire, comme par exemple, dans le cas du vaisseau cosmique, dont, il n'a finalement jamais parlé à personne. En fait il n'y a qu'une

seule personne au monde qui connaissait cette histoire. Cette personne était Sandra. Parce que Dennis l'aimait très fort.

PREMIER HOMME. – Maintenant, je vais vous raconter l'histoire de Dennis et de Margaret. Dennis et Margaret ont fait connaissance un an avant que Dennis ne rencontre Sandra, parce que Margaret est devenue la femme d'Albert, le meilleur ami de Dennis. Et quand Dennis et Margaret ont fait connaissance, des relations amicales très étroites se sont aussitôt établies entre eux. Albert fut frappé par la rapidité avec laquelle sa femme s'est rapprochée de son ami. Ils étaient vraiment devenus de vrais copains. Un an plus tard, Dennis a fait la connaissance de Sandra. Il a apporté à Margaret une photographie de Sandra et lui a demandé comment elle trouvait sa nouvelle petite amie. Ce à quoi Margaret a répondu qu'elle aimait beaucoup cette petite amie et que Dennis avait bon goût. Et plus tard, quand Dennis a décidé de proposer à Sandra de l'épouser, il est de nouveau venu chez Margaret et lui a demandé ce qu'elle pensait du fait que lui, Dennis, épouse Sandra. Et Margaret a répondu que c'était une très bonne idée, qu'elle félicitait Dennis et qu'elle leur souhaitait beaucoup de bonheur à lui et à sa promise.

Dennis et Margaret étaient vraiment de vrais amis.

Et Albert était très étonné de cette amitié entre sa femme et Dennis.

– Parfois je n'arrive pas à comprendre, Dennis, disait Albert, avec qui tu es le plus ami, avec moi ou avec Margaret ?

– Tu es jaloux ? demandait Dennis.

– Très. Je veux être ton seul ami dans la vie, blaguait Albert.

– Excuse-moi, mais j’ai aussi Sandra, ce qui fait que vous êtes au moins trois, blaguait Dennis.

Pause.

Un jour, quand Dennis et Margaret avaient déjà chacun quarante ans. Ils étaient assis sur la terrasse de Dennis et Sandra. Ils étaient en tête-à-tête. Sandra et Albert étaient quelque part dans le jardin. Dennis et Margaret étaient assis à table, face à face. Dennis agitait son pied sous la table. Et soudain, contre toute attente, son pied a effleuré le pied de Margaret. Et alors, contre toute attente, Margaret a demandé :

– Dis, Dennis, qu’est-ce que t’en penses, est-ce qu’on pourrait coucher ensemble, toi et moi ? Ou bien je vais demander autrement – qu’est-ce que t’en penses, est-ce qu’on pourrait devenir amants, toi et moi ? Seulement je t’en prie, réponds-moi sérieusement, parce que je ne blague pas.

Dennis a regardé Margaret très très bizarrement. Très très bizarrement. Ensuite il a mis sa main sur la sienne et il a dit :

– Non, Margaret, nous ne pouvons pas être amants, parce que j’aime beaucoup ma femme et j’apprécie l’amitié de ton mari.

Pause.

Et pour revenir à ce que Margaret a dit à son mari Albert, comme quoi elle et Dennis, étaient amants, eh bien Margaret blaguait. Parce que, mais nous le savons, c’était une femme dotée d’un très bon sens de l’humour.

Un petit entracte pour boire de l’eau.

PREMIÈRE FEMME. – Et maintenant je veux vous raconter une soirée. Un soir, Dennis et Sandra étaient assis dans le salon de leur maison toutes lumières éteintes, étaient assis dans le noir complet et contemplaient les étoiles par la fenêtre. L'affaire se déroulait en hiver, les enfants étaient partis dans une autre ville chez la mère de Dennis pour toutes les vacances de Noël. Dennis et Sandra étaient en tête-à-tête. Ils étaient assis et contemplaient les étoiles. C'était une nuit étoilée. Et soudain, Dennis a ressenti quelque chose. Quelque chose de particulier, quelque chose de vraiment sublime. Soudain, il a été vraiment, vraiment bien, d'être assis comme cela près d'une personne aimée à contempler les étoiles. Et alors, soudain, il a décidé de raconter à Sandra l'épisode de son enfance, quand il avait vu un vaisseau venu d'une autre planète. Et Dennis a raconté à Sandra l'histoire de comment il avait vu le vaisseau scintillant et la lumière argentée qui émanait de ce vaisseau et même comment il avait alors décidé de ne plus jamais raconter de bobard à personne.

Pause.

Et voilà qu'à la seconde même Sandra a compris que la vie est composée de quelques menus éclats multicolores. Que dans la vie il n'y a rien d'entier, mais seulement de menus morceaux éclatés, qu'il n'y a pas de fable unique, mais une multitude d'épisodes, qu'il n'y a rien d'essentiel, mais seulement de menus détails. Et que ces détails n'arrivent pas à former un tout entier, quelque chose d'unifié. C'est probablement impossible à expliquer avec des mots, mais soudain, il a semblé à Sandra que le monde dans lequel elle vivait manquait d'un tout uni, de quelque chose d'unique, qui pourrait lier tout cela. Elle a regardé Dennis et a pensé – Diable, les extraterrestres n'ont vraiment rien à faire à cet endroit.

Pause.

DEUXIÈME HOMME. – Et à présent je veux vous raconter quelque chose au sujet d'Albert. Albert était une très bonne personne. Et à présent vous allez comprendre par vous-même pourquoi. Une nuit Albert s'est réveillé parce que quelqu'un dehors jetait des petits cailloux à sa fenêtre. Margaret dormait profondément et n'a rien entendu. Albert s'est levé, est allé à la fenêtre... Non, il n'y avait pas de soucoupe volante, et ce n'était pas un extraterrestre qui jetait ces petits cailloux. Albert a regardé par la fenêtre et a vu son ami Dennis, dehors. Dennis montrait avec des gestes à Albert qu'il devait descendre le rejoindre. Albert s'est habillé et il est sorti, dehors.

Cette conversation a eu lieu en août 1974, Dennis et Albert avaient alors chacun trente-cinq ans.

– Qu'est-ce qui se passe, Dennis ? a demandé Albert, perplexe.

– Albert, je dois te dire quelque chose de très important. Ça nous concerne tous. Je ne peux pas dormir. Je dois te confier tout ce que j'ai sur le cœur. Écoute-moi jusqu'au bout.

Albert a dit :

– Mais bien sûr, Dennis. Allons sur la terrasse, on va faire bouillir de l'eau et boire un thé ou un café. Et ils sont allés à la terrasse et là-bas sur cette terrasse Dennis a prononcé un monologue enflammé.

Il a dit :

– Albert, toi et moi, nous sommes amis. Tu es mon ami le plus proche. Je n'ai personne d'autre que toi qui me soit aussi proche, sauf Sandra. Je veux t'avouer quelque chose. Seulement, je t'en supplie, écoute-moi jusqu'au

bout et ne m'interromps pas. Il est très important que tu ne m'interrompes et que tu m'écoutes jusqu'au bout, je ne parlerai pas longtemps. Écoute, voilà. Tu sais que j'aime très fort ma femme Sandra. C'est la vérité, et c'est comme ça. Je l'aime plus que quiconque au monde, et pour être honnête, je l'aime beaucoup plus que mes enfants. Sandra n'est pas seulement ma femme, elle est aussi mon amie. Et je l'aime non seulement en tant que mère de mes enfants, non seulement en tant que mon amie, mais aussi en tant que belle femme. Tu ne vas pas nier que Sandra est très belle ?

Albert a voulu approuver, mais Dennis ne lui a pas laissé insérer un mot, il a poursuivi.

– Sandra est une très belle femme. Et je l'admire depuis toutes ces années. Je n'ai jamais été rassasié de sa beauté. Je ne me suis jamais habitué à sa beauté. Je la regarde chaque jour de nouveau et de nouveau je tombe amoureux d'elle, comme un jeune gamin. J'aime Sandra, je suis heureux de vivre avec elle. Ça se passe parfaitement bien entre nous au lit. Je suis satisfait de tout, de tout. Sandra est mon idéal. Je veux vivre avec elle jusqu'à ma mort. Je ne l'ai jamais trompée et je n'ai pas l'intention de le faire. Mon rêve est de vivre avec elle jusqu'au bout de ma vie et au moment de ma mort de la prendre par la main et de lui dire les mots les plus importants, les plus vrais et les plus touchants que je puisse trouver dans mon cœur.

– Et pourquoi est-ce que tu penses que tu vas mourir le premier ? a juste eu le temps de glisser Albert.

– Je ne le pense pas. J'en rêve tout simplement. Je ne rêve pas de mourir le premier, mais d'avoir la possibilité de dire à Sandra à la fin de ma vie les mots les plus importants. Mais l'affaire n'est pas là. Albert, je veux encore une fois te répéter que J'AIME Sandra de l'amour le plus

véritable, le plus authentique, le plus beau qui soit sur terre... mais... je meurs de désir sexuel quand je regarde ta femme Margaret. Je rêve de sexe avec ta femme presque chaque nuit. Je n'y peux rien. C'est contre ma volonté. Quand je vois Margaret, tout ce que j'ai à l'intérieur de moi bascule soudain. Ma tête tourne, et même que mes dents se mettent à claquer. Et ça a toujours été ainsi depuis notre première rencontre, mais à l'époque j'avais décidé que je pouvais gérer ça, et effectivement ensuite j'ai eu Sandra et pendant quelque temps je n'ai plus pensé à ta femme. Mais récemment tout est revenu à nouveau. Surtout maintenant que c'est l'été et que les femmes se promènent avec ces maudites robes légères. Albert, je ne sais pas ce que c'est. Mais ce n'est pas une simple attirance. Tu comprends, je me couche en pensant à Margaret, je rêve d'elle la nuit, je me réveille avec l'image d'elle, et même, excuse-moi, quand je fais l'amour à Sandra j'essaie de ne pas penser mais je pense à Margaret. J'en perds littéralement la tête. Je ne supporte pas d'entendre sa voix, je ne supporte pas de me trouver près d'elle. Je ne supporte pas de voir ses bras, je ne supporte pas de voir la personne magnifique, bonne, intelligente qu'elle est. Le sens de l'humour bouleversant qu'elle a. Quand elle est près de moi je vois le monde entier autrement. Seigneur, quel bonheur qu'il existe dans le monde une telle femme, une femme comme ta femme Margaret. Parce qu'elle existe, je crois que ce monde n'est pas dépourvu de sens. Que le sens existe dans le monde et ce sens est apporté dans le monde précisément par Margaret, par son sourire, par sa façon de se conduire. Un seul de ses regards remplit ce monde de sens et de beauté. Si Margaret existe, ça veut dire que la beauté existe, et si la beauté existe, ça veut dire que vivre a un sens. Voilà quel genre d'image me hante, mon ami. Et j'avoue que je suis très, très fatigué de ces images. Je ne sais pas ce que c'est. Albert, dis-moi que c'est.

– C’est de l’amour, mon ami, a répondu calmement Albert.

Et alors Dennis est tombé sur le sol, s’est recroquevillé et s’est mis à sangloter comme un bébé.

– J’aime ma femme Sandra, a bramé Dennis entre ses larmes. Je sais ce qu’est l’amour, l’amour ne peut être que réciproque.

– Tu aimes Margaret, a poursuivi aussi calmement, on ne sait pas pourquoi, Albert.

– Non, je ne veux pas, veux pas, ça n’est pas comme ça, continuait à bramer Dennis.

Et ensuite, quand Dennis s’est calmé, s’est assis sur une chaise et a bu un peu de thé chaud, Albert a de nouveau dit très calmement :

– Tu aimes Margaret, Dennis. Ce que tu as décrit, ces sentiments et ces sensations que tu éprouves, tout ça n’est pas autre chose que les signes les plus fiables de l’amour. Tu aimes Margaret, il n’y a aucun doute, mon ami.

– Mais, puisque je te dis que j’aime et que je veux aimer Sandra. Voilà, par exemple, si j’avais maintenant à choisir avec qui je veux vivre, excuse-moi de te le dire comme ça, Albert...

– C’est rien, c’est rien, mon ami, a répondu Albert.

– C’est seulement un exemple... a continué Dennis, si j’avais à choisir avec qui je veux être, avec Sandra ou avec Margaret, alors je te jure que je choisirais Sandra sans réfléchir une seconde. Je ne veux pas vivre avec Margaret. Je suis satisfait de tout en vivant avec Sandra.

De tout, tu comprends, absolument de tout. Je ne pense pas que Margaret soit plus belle ou plus sexy que Sandra. Je suis satisfait, de tout. J'aime Sandra, pas Margaret. Alors pourquoi je perds pied à la seule vue de ta femme, je ne sais pas.

– Moi je sais, a dit Albert, et toi aussi, mon ami, tu le sais. Ne nous mentons pas à nous-mêmes, puisque, depuis que je te connais, je ne me rappelle pas que tu m'aies une fois raconté des bobards ne serait-ce qu'une seule fois.

– Et alors ce serait quoi l'amour ? a demandé très naïvement Dennis.

– C'est précisément ce que tu éprouves en voyant ma femme, a répondu très sagement Albert.

Cette scène pourrait évoquer un dialogue entre un fils et son père. Dennis ressemblait à un jeune homme qui vient voir son père débordant de sagesse pour lui demander ce qu'est l'amour. Et Albert ressemblait justement à un père débordant de calme et de sagesse et qui sait que vient le temps où l'amour frappe les jeunes en plein cœur, et voilà que maintenant en accord avec une vieille tradition familiale le père pour la première fois de sa vie va parler à son fils des mystères de l'amour.

– Mais alors comment appeler le sentiment que j'éprouve pour ma femme Sandra ?

– Pour autant que je puisse en juger, tu mènes simplement une bonne vie avec elle, Dennis, et c'est tout.

Et voilà qu'à ce moment-là Margaret est entrée sous la véranda. Les hurlements stridents de Dennis l'avaient réveillée, mais Margaret n'avait pas entendu, bien sûr, ce qui se disait. C'est pourquoi elle est venue sur la terrasse

pour se renseigner sur ce qui se passait ici entre deux hommes à deux heures trente du matin.

– Bonsoir, a dit Margaret, excusez-moi d’intervenir dans votre conversation...

Et là, le visage de Dennis est devenu aussi blanc qu’une assiette en porcelaine. Dennis s’est levé de la chaise, a balayé l’air avec ses mains, a chancelé et s’est effondré sur le sol. Il avait perdu connaissance.

Pause.

Albert était une très bonne personne. Il n’a naturellement pas dit un seul mot à Margaret de la conversation qu’il venait d’avoir avec Dennis. Ce qu’il a fait, bien sûr, c’est qu’il a été obligé de mentir à Margaret, il a été obligé de dire que Dennis avait eu une violente crise de nerfs parce qu’il venait d’avoir trente-cinq ans et que commençait chez Dennis la crise de l’âge mûr, ce genre de crise se déroulant toujours de manière douloureuse chez les hommes. Albert a menti à Margaret parce qu’il n’appartenait pas au même genre de personne que Dennis qui ne racontait jamais de bobard. Albert était une très bonne personne ordinaire.

Tout de suite après cet épisode, Dennis et Sandra sont partis en vacances pendant trois mois. Ils sont partis en Australie, parce que Dennis, avait très envie de partir précisément pour un autre continent. Et quand trois mois plus tard ils sont revenus, Albert et Dennis ont continué à être amis comme si de rien n’était. Et de manière générale, tout est rentré dans l’ordre. Et ces deux couples magnifiques, ont continué de vivre ensemble et de vieillir ensemble.

Petit entracte pour boire de l’eau.

PREMIER HOMME. – Et voilà une histoire très drôle sur comment Albert a un jour trop fumé de chanvre. Un jour, alors qu'Albert avait déjà quarante-huit ans, il a décidé de goûter à la marijuana. Il s'est trouvé qu'un de ses étudiants lui a proposé un petit joint. Je ne vais pas entrer ici dans les détails de toute cette affaire, je ne vais pas parler de ce qu'était cette herbe, d'où cet étudiant la tenait, ni de pourquoi il a décidé de proposer de la marijuana à son professeur... quoique je vais peut-être le raconter finalement. Cet étudiant a proposé de la marijuana à son professeur parce que pendant un cours que donnait Albert il avait été question de l'utilisation du chanvre dans la fabrication des cordages de marine, parce qu'il se trouve que la majorité des cordages est précisément faite de chanvre. Et voilà qu'en parlant des cordages Albert a laissé entendre par inadvertance que lui-même n'avait jamais goûté à la marijuana. Bref, son étudiant a décidé en guise de blague d'offrir de quoi fumer à son professeur. Et Albert, au grand étonnement de l'étudiant, a accepté. Et il l'a non seulement accepté mais il l'a carrément fumé.

Pause.

Et voilà qu'après avoir fumé, littéralement quelques minutes après, il a soudain senti que le monde qui l'entourait... heu, comment dire ?

Donc que ce monde...

Bref, il était devenu tout mou.

Albert a tendu ses mains devant lui, et a touché le monde. Et le monde était tout mou. Albert est resté avec les mains tendues devant lui et soudain, il a éclaté en sanglots.

– Vous avez besoin d'aide, monsieur le professeur ?! a demandé l'étudiant, effrayé.

– Non, a répondu Albert à travers ses larmes, je vais bien, simplement j’ai compris quelque chose concernant les mystères de ce monde.

– Et qu’est-ce que vous avez compris, concernant les mystères de ce monde ? a demandé l’étudiant, en s’efforçant de ne pas éclater de rire. Il trouvait incroyablement risible de voir son professeur défoncé.

– Il est tout mou, a dit Albert avec une voix étrange, et j’ai toujours pensé qu’il était dur. Alors qu’il est tout mou et c’est tout simplement étonnant et très, très triste. Triste précisément parce que nous ne le voyons pas dans notre état normal et que nous vivons dans un monde que nous croyons dur.

Et Albert continuait encore et encore à toucher le monde avec ses mains s’étonnant de sa mollesse.

Et il en a été ainsi jusqu’à ce que les effets de la marijuana se dissipent. Et ensuite, quand les effets de la drogue se sont dissipés, et quand le monde est redevenu dur, Albert a essuyé ses larmes, a remercié l’étudiant pour le service rendu et s’en est allé chez lui. Pendant qu’Albert allait chez lui, le monde autour de lui durcissait encore et encore, de sorte que quand Albert a mis le pied sur le perron de chez lui, le monde était déjà devenu comme un énorme bloc de pierre. Albert est entré chez lui et en voyant Margaret a dit :

– Chérie, je suis dur comme une masse en fonte !

Comme d’habitude, Margaret s’est efforcée de sourire à la blague de son mari, alors qu’en fait, cela faisait longtemps qu’elle s’était habituée au fait que le sens de l’humour d’Albert était tout à fait particulier.

DEUXIÈME FEMME. – Et maintenant je vais vous raconter l’histoire de la disparition de Margaret. Un jour Albert est rentré très tard à la maison, à onze heures et demie du soir. Il est entré dans la maison et quelques instants plus tard il a découvert que sa femme n’était pas à la maison. Il a alors téléphoné à son ami Dennis et lui a demandé s’ils n’avaient pas invité Margaret chez eux. Alors Dennis a répondu que, non, Margaret n’était pas chez eux, et que Sandra et lui étaient déjà en train de dormir. Alors Albert a passé des coups de fil à plusieurs de ses connaissances chez qui, à son avis, Margaret aurait pu avoir été invitée, mais elle n’y était pas. Alors Albert a téléphoné à toutes ses connaissances lointaines chez qui Margaret avait peu de chances d’avoir été invitée, mais malgré tout il leur a téléphoné pour s’assurer qu’elle n’y était pas. Alors il a téléphoné aux parents de Margaret dans une autre ville, et leur a fait peur avec sa question – si Margaret n’était pas chez eux enfin ? Elle n’y était pas, évidemment, mais à partir de ce moment-là les parents de Margaret se sont joints aux recherches par téléphone. Et la dernière chose qu’a faite Albert a été de téléphoner aux morgues et aux hôpitaux et cela lui a pris un temps certain. Je veux juste vous rappeler qu’en ce temps-là les téléphones mobiles n’existaient pas encore, c’est pourquoi on téléphonait depuis son poste fixe et on pouvait attendre longtemps la communication. Et voilà, quand Albert a fini par avoir au téléphone le dernier hôpital qu’il connaissait et quand on lui a répondu là-bas qu’aucune Margaret n’avait été admise chez eux aujourd’hui, et quand Albert, fatigué, a raccroché le combiné, à cet instant même il a entendu la voix de Margaret qui sortait de la grande penderie qui se trouvait dans leur chambre.

– Je suis là, Albert, dans la penderie, mais il faut que tu fasses quelque chose d’important si tu veux me forcer à sortir d’ici.

Albert est devenu tout pâle et a failli perdre connaissance. Après s'être repris, il s'est précipité vers la penderie, mais il se trouvait que la penderie était fermée à clef.

– Comment tu t'es retrouvée là-dedans, Margaret ?! a crié Albert, inquiet.

– Je suis dans la penderie, a répondu Margaret d'une voix grave, son intonation a fait peur à Albert parce que cette intonation lui a donné à penser que Margaret avait perdu la tête.

– Tu dois me faire sortir d'ici. De ce monde. Et pour y parvenir tu dois chanter. Tu dois chanter une formule magique.

– Comment tu t'es retrouvée là-dedans, Margaret ? a crié Albert. Qui t'a enfermée ?!

– Je me suis enfermée toute seule, parce que, je voulais que tu joues avec moi au jeu que je te propose. Je t'en prie, Albert, ne te fâche pas, mais joue avec moi. Ce n'est qu'un jeu, prends-le comme un jeu. Tu dois me forcer à sortir de cette penderie, il faut que tu chantes une chanson magique. Invente une chanson magique et chante-la-moi.

Et ensuite, bien sûr, une longue scène de ménage a suivi. Albert criait sur Margaret, il voulait casser la penderie, mais c'était une vieille penderie en chêne, il était impossible de la casser, surtout qu'Albert était hors de lui et ne parvenait pas à se concentrer. Bien sûr, pour finir, Margaret s'est extirpée de la penderie sans aucune chanson magique. Elle a poussé le loquet à l'intérieur et les deux portes se sont ouvertes chacune de son côté. Albert a regardé Margaret très attentivement, il essayait de comprendre si elle avait perdu la tête ou bien ce qui diable se passait ici à une heure et demie du matin.

Alors Margaret s'est assise sur le sol et a dit soudain :

– Ne t'énerve pas. Je n'ai pas perdu la tête. J'avais simplement envie de jouer, tu comprends ? Il arrive dans la vie d'une personne des minutes, appelons-les « minutes d'étrangeté », durant lesquelles elle a très envie de simplement jouer.

– Alors c'était un jeu ? a demandé Albert en jetant à Margaret un regard « rempli de douleur et de tristesse ».

– C'étaient des « minutes d'étrangeté », a répondu Margaret, imperturbable. Et, tu sais, je suis restée plusieurs heures dans cette penderie sans avoir envie de faire pipi, les femmes sont étrangement faites, pas vrai ? a blagué et souri Margaret, en regardant Albert.

Ou, en tout cas, a essayé de sourire.

DEUXIÈME HOMME. – Je veux vous raconter l'histoire de Dennis et de la pierre ronde. Quand Dennis et Sandra étaient en Australie, un jour ils marchaient et Dennis a vu une grande pierre ronde couchée tout au bord de la route. C'était une pierre ronde ordinaire de la taille d'une tête de cheval. Dennis et Sandra l'ont dépassée en marchant sur la route, et soudain, Dennis s'est arrêté. Il a senti une sorte de forte attirance que dégageait cette pierre. Soudain, il lui a semblé qu'une sorte particulière de lien existait entre lui et cette pierre. Et Dennis est revenu sur ses pas pour rejoindre cette pierre et s'est assis dessus. Il s'est assis sur la pierre et il a fermé les yeux. Et il est resté assis ainsi sur cette pierre les yeux fermés, pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'il entende la voix de Sandra.

– Tout va bien, Dennis ? a demandé Sandra.

– Oui, a répondu Dennis sans ouvrir les yeux, je dois simplement rester assis sur cette pierre pendant un certain temps, excuse-moi, Sandra, pourrais-tu m’attendre ?

– Oui, bien sûr, Dennis, je vais t’attendre. S’il faut absolument que tu restes assis sur cette pierre, alors, je vais, t’attendre aussi longtemps qu’il le faudra.

Et Sandra s’est mise à tourner en rond autour de Dennis, alors que Dennis continuait à rester assis et assis sur cette pierre les yeux fermés.

Et voilà, alors que cela faisait une heure que Dennis s’était assis sur la pierre au bord de la route, que Sandra a tout de même perdu patience et a dit :

– Je comprends, Dennis, tu as, probablement, vraiment besoin, de rester assis un moment sur cette pierre, je ne doute pas que tu aies pour ça des raisons valables, mais moi je fais quoi ? Ça fait une heure que je tourne en rond autour de toi, et je fais quoi, moi ?

– Chercher sa place dans le monde, a répondu Dennis.

– Quoi, je fais quoi ? a redemandé Sandra.

– Chercher sa place dans le monde, a répété Dennis, chacun doit avoir sa place, l’arbre pousse à sa place, et la fleur pousse à sa place et l’oiseau vole selon sa trajectoire. Ainsi l’homme doit aussi trouver sa place dans le monde.

– C’est une théorie très intéressante, chéri, a dit Sandra, mais quant à toi ? Toi, tu as déjà trouvé ta place ?

– Oui, a répondu Dennis, j’en ai trouvé une, tout récemment, il est vrai, il y a tout juste une demi-heure. Voilà ma place, j’y suis assis. Voilà ma place dans le monde.

Sandra a regardé Dennis. Dennis a de nouveau fermé les yeux et penché la tête.

Et alors Sandra, lui a tourné le dos et est repartie en arrière. Dans la direction d'où ils étaient venus. Elle est revenue dans cette petite ville où ils avaient fait halte. La ville s'appelait Darwin-Nord. Et Sandra est revenue à l'hôtel, s'est allongée sur le lit, a couvert son visage avec ses mains et elle a éclaté en sanglots. Elle n'arrivait pas à trouver sa place. N'arrivait pas à trouver une place appropriée, où elle pourrait vivre. N'arrivait pas à trouver une place, où vivre.

PREMIÈRE FEMME. – Je veux vous raconter l'histoire de Sandra et de la piste rose. Un jour Dennis et Sandra étaient partis en Australie. Et là-bas ils se promenaient souvent sur les routes poussiéreuses, s'asseyaient sur des pierres rondes et admiraient les paysages magnifiques. Et voilà qu'une fois, au cours d'une promenade, Sandra a vu au loin au-dessus de l'horizon une longue piste rose. Cette longue piste rose ressemblait à un ruban de femme, flottant au-dessus du sommet des collines.

– Regarde, Dennis, a dit Sandra. Tu vois cette bande rose au-dessus de l'horizon là-bas, qu'en penses-tu, s'agit-il de la réfraction des rayons du soleil couchant ou bien du reflet de quelque chose de rose à la surface des collines ?

Une petite pause s'est imposée. Dennis a regardé attentivement l'horizon. Il examinait la bande rose avec la mine d'un expert qui tente d'évaluer le prix d'un tableau pendant une vente aux enchères. Un autre temps est passé et Dennis a enfin dit :

– Tu sais, Sandra, je crois que tu ne devrais pas aussi fortement dramatiser ta vie. Oui, la vie est triste, oui, parfois elle est dénuée de tout sens, oui, elle est dénuée de toute

constance, cependant tu m'as moi, et moi je t'ai toi. Et c'est une grande, grande chance, que nous nous ayons l'un l'autre. Sandra a regardé Dennis et a souri. Et ensuite ils ont marché en silence, chacun plongé dans ses réflexions. Sandra pensait à la bande rose au-dessus de l'horizon.

Ensuite elle a soudain dit : – Tu sais, Dennis, chacun doit avoir dans sa vie une chose, qu'il puisse regarder dans les moments de désespoir pour se calmer. Et cette bande rose au-dessus de l'horizon pourrait bien être cette chose-là.

– Mais une bande rose au-dessus de l'horizon, ça n'est pas une chose, Sandra ? a demandé Denis, sceptique.

– Si, c'est une chose, a répondu Sandra.

Et Sandra et Dennis ont continué à marcher sur la route, en direction des collines, et ils sont montés sur une colline, et ont vu devant eux une grande et plate vallée. Au loin au-dessus de la ligne d'horizon le soleil était suspendu, et des rayons roses partaient de lui dans toutes les directions.

– Voilà la véritable origine de cette bande rose, sur laquelle tu me questionnais. C'est un coucher de soleil, a dit Dennis.

Et Sandra a fondu en larmes. Et elle a sangloté pendant quarante minutes, et Dennis ne savait pas comment l'aider. Il était lui-même désespéré. Son cœur se serrait de douleur à cause de Sandra, mais il ne savait pas quoi faire. Dennis s'est assis par terre, s'est pris la tête dans les mains et a regardé devant lui en direction de l'horizon. Dennis restait assis et regardait la bande rose. Et soudain, il s'est calmé. Il s'est mis à se sentir très bien. Il s'est retourné et il a vu que Sandra aussi s'était calmée. Elle était assise derrière lui et regardait aussi la bande rose au-dessus de l'horizon et elle aussi se sentait très bien.

Pause.

PREMIÈRE FEMME. – Eh bien, voilà, et maintenant le temps est venu de raconter comment tout ça s'est terminé.

PREMIER HOMME. – Sous l'expression « tout ça s'est terminé », nous entendons que c'est absolument tout qui s'est terminé.

PREMIÈRE FEMME. – Oui. Et maintenant je vais vous raconter comment est morte Sandra. Elle est morte de la manière suivante. Après que Margaret eut annoncé à son mari Albert que toute sa vie elle avait été la maîtresse de son meilleur ami Dennis, et vous vous souvenez qu'en réalité cela ne s'est pas passé de cette manière, que c'était une simple blague, parce que, Margaret était une femme... Eh bien, voilà. L'annonce selon laquelle Dennis et Margaret s'étaient soi-disant aimés l'un l'autre a produit sur Albert un effet très étrange. Il n'a pas du tout été peiné par le fait que la femme, avec laquelle il avait vécu cinquante-deux ans, l'avait de fait trompé toute sa vie. Au contraire, Albert a été absolument ravi de l'annonce de Margaret, parce qu'ainsi il s'est assuré de manière définitive et sans conteste que l'amour ne peut être que réciproque. Et alors, il a décidé d'aller voir Sandra sur son lit de mort pour lui dire, qu'elle se trompait en pensant que l'amour pouvait ne pas être réciproque, que, lui, Albert l'avait toujours aimée et que, cela voulait donc dire que leur amour était réciproque. Que donc le véritable amour ne peut être que réciproque. Il voulait que Sandra meure avec ces pensées, parce que c'est très important. Et il est parti chez Sandra et il l'a trouvée encore en vie, et il lui a dit qu'il l'aimait et l'avait toujours aimée et en plus, en guise d'exemple supplémentaire, il lui a parlé de Dennis et Margaret de sorte qu'avant de mourir Sandra apprenne que Dennis l'avait trompée toute sa vie et qu'en fait, tous ces mots touchants qu'il avait prononcés avant sa mort, tout cela n'était qu'un tissu de bobards. Et qu'en fait, Dennis n'était pas cette personne qui ne raconte jamais

de bobards. Et que son récit à propos des extraterrestres, cela aussi c'était qu'une affabulation. Et c'est avec ces pensées-là que Sandra est morte.

DEUXIÈME FEMME. – Et maintenant je vais vous raconter comment est morte Margaret. Nous nous souvenons tous qu'Albert a eu le temps de rendre visite à Sandra avant sa mort et de lui raconter beaucoup de choses importantes. Et voilà, Albert a quitté Sandra mourante dans son lit avec la sensation du devoir accompli et il est parti en direction de sa maison. En arrivant à sa maison, il a décidé de rester un peu sur la terrasse. Il s'est installé sur la terrasse et il est resté quelques instants assis dans un fauteuil en rotin. Et voilà qu'assis dans le fauteuil en rotin sur la terrasse, il s'est rappelé comment il y avait de cela presque cinquante ans, ici, sur cette même terrasse, Dennis lui avait parlé de son amour pour Margaret. Et Albert a pensé que voilà, peut-être bien qu'en fait, Dennis lui avait menti, parce que peut-être bien qu'en fait Dennis était l'amant de sa femme. Parce qu'Albert ne savait pas encore que Margaret avait blagué, il pensait que Dennis et Margaret avaient eu une aventure. Mais, malgré tout cela, Albert, on ne sait pourquoi, n'était pas fâché contre Dennis. Il aimait et respectait beaucoup Dennis. En plus Albert a imaginé à quel point cela avait dû être difficile pour Dennis et Margaret de garder secret leur amour, il a imaginé combien ils avaient dû souffrir à cause de cela. Albert était une personne très très bonne. Il était assis dans le fauteuil en rotin sur la terrasse et se rappelait les mots que Dennis avait prononcés ici cinquante ans plus tôt. Il se rappelait comment Dennis parlait de Margaret. Et il se rappelait Margaret. Et il se rappelait quelle belle femme c'était. Et il se rappelait le corps de Margaret, sa silhouette, se rappelait de toutes ses lignes et de toutes ses courbes. Il se rappelait sa tendresse. Son intelligence. Margaret était une personne très bonne, intelligente, subtile. Quand elle entrait dans une pièce, on avait l'impression

que sa beauté éclairait tout. Margaret était une personne très simple. Elle ne minaudait pas, elle parlait assez simplement et regardait dans les yeux la personne à qui elle parlait. Il est vrai qu'elle n'avait pas la langue dans sa poche, elle aimait faire parfois des blagues, mais on lui pardonnait tout, parce que Margaret était toujours habitée par l'amour des gens. Et Albert a pensé qu'il avait tout de même eu beaucoup de chance d'avoir cette femme, et que c'était tout de même bien qu'ils soient ensemble Margaret et lui, et qu'est-ce que ça allait être bien d'entrer maintenant dans la maison, d'enlacer Margaret, de serrer sa joue contre sa joue... et soudain Albert a bondi, il a été illuminé par une pensée venue dans sa tête. Il a soudain pensé : « Seigneur, qu'est-ce que j'ai fait, bien sûr que je l'aime ! » Et là, Albert a compris, que tout cet amour qu'il avait aujourd'hui pour Sandra, tout cela n'était qu'une vague romantique qui submergeait sur le tard un vieil imbécile. Qu'il avait quand même vécu cinquante-quatre ans avec Margaret et qu'il avait été heureux avec elle. Que ça c'était tout de même de l'amour. Qu'il avait toujours aimé et aimait encore Margaret. La mère de ses enfants. Une personne magnifique. Une femme étonnante. Et ça c'est de l'amour ! Qu'est-ce que ça pourrait bien être d'autre ?!

– Je l'aime ! a crié Albert.

Il a soudain compris, que les paroles de Sandra ont simplement réveillé en lui des sentiments romantiques endormis, les paroles de Sandra ont réveillé en lui la jeunesse. C'est simplement la jeunesse qui a, soudain, trouvé écho dans le cœur d'un vieillard octogénaire. Bien sûr, qu'il n'a jamais aimé Sandra, même quand il l'admirait quand elle s'était mise à pleurer à cause de l'escargot. Il n'a jamais aimé Sandra, il l'a seulement parfois admirée, et c'est Margaret qu'il a seulement toujours aimée. Et il en était effectivement ainsi ! Qu'est-ce que je suis entrain

de faire, vieux péteur que je suis ! s'est exclamé Albert. Bien sûr que je t'aime, Margaret.

Il s'est précipité à l'intérieur de la maison pour voir au plus vite Margaret et tomber à genoux devant elle et tout lui avouer. Mais soudain, il s'est figé pendant une seconde. Il s'est figé parce qu'une autre pensée a surgi à son esprit : – Ça voudrait dire, que l'amour pourrait ne pas être réciproque ? Puisque Margaret, aimait Dennis ?!

– Mais bien sûr que je l'aime, s'est écrié soudain Albert. Mais bien sûr que je l'aime, s'est écrié Albert. Je l'aime, criait Albert. Au diable toutes les conceptions, je t'aime, a crié Albert de toutes ses forces et il a couru vers la maison.

– Je t'aime, Margaret ! a crié Albert au moment même où il franchissait le seuil de la maison.

Courte pause.

La porte qui menait à la chambre était fermée, sur la porte un morceau de papier était fixé avec des punaises de bureau, sur lequel il était écrit au crayon à papier : « Chéri, sache avant d'entrer dans cette chambre que je m'y suis pendue. Margaret. »

Albert a ouvert la porte de la chambre. Au bout d'une corde, un nœud coulant autour de cou, Margaret y était pendue. Elle était déjà morte.

Pause.

PREMIER HOMME. – Maintenant je vais vous raconter ce qui s'est passé après. Voilà ce qui s'est passé, après. Albert a appelé la police et un médecin. Il a décidé de ne pas décrocher Margaret de la corde en pensant que comme ça ça serait mieux pour la police, pour l'enquête sur les causes

du décès. Bien qu'en fait il avait tout simplement peur de toucher Margaret. Pour ce qui concerne l'enquête sur les causes du décès, ces causes-là étaient trop profondes pour être comprises par un enquêteur ou un docteur. La cause officielle du décès qui serait annoncée plus tard sera le suicide. Sur la table il y avait une lettre d'adieu de Margaret. Albert a pris la lettre, est sorti de la maison, s'est rendu sur la terrasse, s'est assis dans le fauteuil en rotin, a ouvert la lettre et s'est mis à lire : « Cher Albert. J'ai décidé de le faire parce que j'ai définitivement arrêté de comprendre comment tout ça fonctionne ici. Je ne comprends pas comment les choses s'agencent ici, ni ce qui découle de quoi. Je ne vois pas les causes selon lesquelles tout évolue. Je ne trouve pas de loi. Je ne trouve pas de constance. Il doit bien y avoir une certaine constance, Albert ? Il doit pourtant bien y avoir un minimum de constance dans ce cosmos énorme et changeant, Albert ? Il doit pourtant bien y avoir quand même un minimum de constance, dans ce cosmos changeant, Albert... ? » Et après, cette même phrase couvrait la feuille entière. Il est probable que quand Albert était chez Sandra et lui parlait de son amour et du fait que Margaret et Dennis étaient amants, pendant tout ce temps Margaret était assise devant la table et écrivait : « Il doit pourtant bien y avoir quand même un minimum de constance, dans ce cosmos changeant ? » Cette même phrase couvrait entièrement les deux côtés de la feuille. Et à la fin, au verso, quelques lignes supplémentaires couraient. Les voici : « L'amour peut ne pas être réciproque, parce que durant toute ma vie je t'ai aimé, Albert. Je t'aime. Tu n'es pas responsable de ma mort. C'est cette maudite inconstance qui est responsable de ma mort. Pardonne-moi. Adieu. »

Pause.

DEUXIÈME HOMME. – Et maintenant il ne nous reste plus qu'à apprendre comment est mort Albert. Après la mort

de Sandra et celle de Margaret, Albert a vécu encore dix ans. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il est mort de la manière suivante. Tard dans la nuit, Albert était assis sur la terrasse dans son fauteuil en rotin. Il faisait déjà sombre, et Albert contemplait les étoiles. Du fait de son âge il y voyait mal, et l'ensemble du ciel étoilé formait pour lui une seule bouillie scintillante de lumière bleue. Et voilà qu'Albert restait assis et contemplait cette bouillie scintillante de lumière bleue, et alors soudain, il s'est rappelé la dernière phrase de Margaret : « Il doit pourtant bien y avoir quand même un minimum de constance, dans ce cosmos changeant ? » Albert a prononcé cette phrase à haute voix comme s'il adressait la question au cosmos déployé devant lui sous la forme d'une bouillie bleue et scintillante.

– Il doit pourtant bien y avoir quand même un minimum de constance, dans ce cosmos changeant ? a demandé Albert au cosmos. Et à cette seconde même son cœur s'est arrêté de battre. Voilà, comment est mort Albert.

DEUXIÈME FEMME. – Voilà, tout cela est terminé.

PREMIÈRE FEMME. – Au revoir.

Hommes et femmes se lèvent et quittent la scène. Rideau.

Moscou, 2011